

Une Histoire

Rédaction : ygal.zylberstein@gmail.com

Table des matières

Première rencontre	2
Deuxième jour - Matin	10
Deuxième jour - Après-Midi	15
Deuxième jour - Soir	20
Deuxième jour - Nuit	28
Deuxième jour - Milieu de la nuit	33
Troisième jour - Matin	36
Troisième jour - le Computer	42
Troisième jour - Première Etape	45
Troisième jour - Vers le Père Lachaise	48
Troisième jour - Le Père Lachaise	52
Troisième jour - Retour à la réalité	55

Première rencontre

Lors de notre première rencontre, je souhaite te trouver vêtue d'une jupe mi-longue, d'un chemisier ouvert sur ton décolleté, des bas stay-up sur tes jambes, un cardigan jeté sur tes épaules. Pour cette première rencontre, en pleine rue, à l'instant même où nous nous reconnaissons, en te prenant dans mes bras je serre dans ton dos des menottes à tes poignets. Tes mains attachées dans ton dos sont cachées aux passants par le cardigan, manches ballantes, jeté sur tes épaules. Ma main sur tes hanches, nous partons marcher vers les quais de la Seine.

Nous marchons le long des berges, parfois seuls, parfois d'autres promeneurs nous croisent. Lors d'un moment de solitude, je relève ta jupe et découvre avec ravissement ton ventre nu. Celui-ci m'est offert, accessible, je te plaque le long d'un arbre, ma main fouille ton ventre, une caresse pour te faire défaillir.

Nous partons ensuite vers un restaurant, nous entrons, tes mains restent pour le moment entravées, nous donnons ton cardigan au vestiaire, je t'assois le dos face à la salle, les convives profitent de la vue des menottes, le serveur donne les cartes, en me levant, je me place derrière toi, la clé ouvre les menottes, tu es libre. En regardant tes poignets portant les marques de menottes, tu rougis, certes un peu honteuse mais surtout heureuse et fière de montrer à tous ces traces. Au delà de la gêne, tu éprouves un réel plaisir d'avoir surmonté tes frayeurs, tes timidités.

Donc douce amie, pour ce premier dîner je choisis pour toi une salade gourmande, une poêlée de Saint Jacques flambées, le vin un Pouilly fumé, un vin

blanc fruité et sec, ensemble nous devisons.

En fait ce soir il semble que tu m'écoutes plus que tu ne te dévoiles, réservée dans un premier temps peut-être. Le dîner approchant de sa fin, pour le dessert, je choisis une salade de fruits frais mais avec une seule cuiller. Pourquoi une seule cuiller : simple je souhaite de donner la becquée et t'interdisant l'usage de tes mains.

Une fois cette commande passée, sa préparation dure 5 minutes, je sors à nouveau les menottes de ma poche, te les tends afin que tu t'isolés pour parfaire ton maquillage et reviennes des toilettes, les mains entravées dans ton dos.

Pour me prouver ton envie de t'offrir à moi, je veux que tu les serres toi-même à tes poignets ces menottes. Gênée, tu les prends de mes mains mais acceptes-tu ce jeu.

Tu te lèves, quittes la table et te rends aux toilettes. Certes tu pourrais revenir libre, laisser les menottes dans ton sac mais dans ce cas le jeu prendrait fin et tu ne sais encore si tu le souhaites. Jusque là tu y as pris trop de plaisirs, plaisirs confus, plaisirs entre la honte et la fierté, mais plaisirs nouveaux, plaisirs au pluriel. Alors, isolée tu parais ton maquillage, rougis tes lèvres, replaces tes cheveux, ranges tes accessoires de beauté dans ton sac. Seule, face au miroir, en tenant les menottes par la chaîne qui relie les bracelets, tu les regardes ces menottes, objets de jeux, objets de fantasmes, moyens de soumission. Tu hésites encore, car une fois serrées à tes poignets tu ne pourras plus revenir en arrière, tu t'exposeras soumise ; mais ne pas t'entraver volontairement dira sans ambiguïté ton refus de prolonger ce jeu. Alors sous tes yeux, presque malgré toi tu serres avec ta main gauche le premier bracelet sur ton poignet droit, le cliquetis du mécanisme te fait frémir, le second

bracelet pend désormais au bout de ton bras droit, tu places dans ton dos tes mains, ta main droite récupère le bracelet que tu te prépares à serrer sur ton poignet gauche. Tu hésites encore un instant à offrir ta liberté à ton amant. Puis enfin décidée, résolue, tu fermes avec ta main droite, main déjà prisonnière, le second bracelet sur l'autre poignet.

Les dés sont jetés, tu as choisi, tu offres à ton amant ta liberté.

Les menottes posées à tes poignets placés dans ton dos, tu récupères ton sac et reviens en pleine lumière, volontairement entravée, exposée au regard de chacun, tu prends place à table.

A ton retour je me lève pour reprendre de tes mains la pochette de maquillage, te présenter la chaise et t'asseoir. Le Maître d'Hôtel sert la Salade de Fruits, les serveurs se sont groupés derrière toi, ils observent tes mains entravées, je te donne la becquée, nous partageons la même cuiller. Tu deviens le centre d'attention du restaurant, le regard envieux des femmes qui ont repéré la situation te rend encore plus belle, fière tu gonfles, remontes ta poitrine, mon regard se perd dans ton décolleté.

Le dîner terminé, l'addition réglée, nous nous levons. Au vestiaire je pose le cardigan sur tes épaules, nous marchons vers mon appartement que tu ne connais pas encore. Ma main sur ta hanche je te guide. Si montrer tes mains menottées dans le restaurant t'amusait tout en te gênant, marcher dans la rue, prisonnière entravée, crée une légère appréhension, presque une angoisse d'être découverte, même si tes mains restent cachées au regard des passants. Après quelques minutes de marche je pousse une lourde porte, nous entrons dans le hall de l'immeuble, tu devines l'ascenseur mais avant que l'entrée ne te devienne familière je

pose un bandeau sur tes yeux, j'ouvre une porte, te pousse dans l'ascenseur, il monte, s'arrête, nous sortons de l'ascenseur, aveugle tu marches quelques pas guidée par ma main, elle se serre sur ton bras, je t'arrête.

Sans prononcer un mot je me glisse derrière toi, les bruits te semblent amplifiés, tu ne distingues rien de précis, mes mains roulent l'arrière de ta jupe, je glisse l'ourlet dans ta ceinture, tes reins sont nus, tu te tiens immobile tétanisée par l'attente, l'ascenseur repart, quelqu'un viendrait-il, pourquoi la porte ne s'ouvre-t-elle pas, je m'éloigne de toi, le contact de ma main se perd, tu es désormais seule, les reins dénudés, debout, tu as perdu repères et appuis. Un bruit de clés te soulage, la porte va enfin s'ouvrir pour te protéger. Mais non, tu ne perçois pas le frottement de la clé dans la serrure qui s'ouvre, juste un coup de sonnette, des pas.

Qui marche, ton amant est-il encore sur le palier à tes côtés, qui se trouve derrière la porte ?

Enfin la porte s'ouvre, une main serre à nouveau ton bras, qui est celui qui te guide ? On te fait entrer, la porte claque derrière toi, plus un bruit.

Sans un mot, la main serrée sur ton bras te dirige, tes pieds hésitent sur ce parquet où claquent tes talons. Aveugle, sans tes bras pour garder ton équilibre, tu crains de glisser, tomber, même si une main te conduit et te soutient. Dans le silence total, tu perçois juste le murmure de la rue, les autos qui passent.

Serions-nous seuls, toi et moi, qui s'est joint à nous ?

Toujours en silence, la main serrée sur ton bras te guide, tu cesses d'avancer, tu te tiens immobile, mains entravées dans ton dos, les yeux bandés, la

main lâche ton bras, tu attends, seule, tendue, en équilibre sur tes talons, chevilles jointes.

L'absence de vue dilate les autres sens, l'ouïe, les bruits qui habituellement restent ignorés deviennent, avec le toucher et l'odorat, tes seuls liens avec la réalité. Tu voudrais parler, interroger, savoir, mais le silence s'impose à toi aussi, tu sens que parler romprait le charme, tu attends, seule debout, les pieds joints. Un léger courant d'air te rappelle tes reins nus, tu profites de la liberté donnée par la courte chaîne pour poser tes mains à plat sur tes fesses, comme pour les protéger.

Qui te regarde, le parquet grince parfois, quelques pas, sommes-nous seuls, que signifie cette attente ?

On se glisse dans ton dos, des mains relient tes cheveux en une queue de cheval, une main se pose sur ta bouche, un doigt caresse tes lèvres, tu les desserres, doucement des doigts écartent tes dents, ouvrent ta bouche. Tu laisses le corps dans ton dos se coller à toi, ton amant peut-être, tes mains menottées trouvent un ventre, une verge tendue sous le pantalon, elles s'y posent comme pour s'y accrocher, est-ce la verge de ton amant, doucement on place un bâillon boule dans ta bouche, on serre la sangle derrière ta nuque, tu ne peux repousser la boule avec la langue, ta bouche reste entre ouverte, impossible serrer tes dents, impossible de joindre les lèvres, tu es désormais incapable de crier. On recule d'un pas, tes mains lâchent la verge, tu te retrouves encore isolée, sans références.

Enfin des mains rétablissent le contact, posées sur tes épaules, elles t'imposent un demi-tour. Puis, en partant de tes épaules, les mains glissent lentement, une longue caresse vers tes seins, vers ton ventre ; une main se pose sur ton sexe, l'autre

sur tes fesses, après avoir pétri tes chairs, les mains s'en éloignent. Une claque de la main libre sur tes reins t'arrache un cri étouffé par la bâillon. Sans lâcher ton ventre, on se glisse sur ton côté, une main se pose sur ta tête, te penche vers l'avant, d'un petit coup sec, on te fait plier les genoux, tu tombes agenouillée la main appuie sur ta nuque. En tombant vers l'avant, ton ventre se pose sur un pouf.

Ainsi les genoux et le visage à terre, genoux et visage posés sur un tapis, le corps retenu par le pouf, tu exposes au regard du maître de cérémonie, tes reins, ton ventre, tes mains entravées haut dans ton dos arrondi qui restent incapables de te protéger.

Va-t-on te cravacher, choisir un fouet, te fesser à main nue, simplement prendre ton ventre ou tes reins. En fait qui va profiter de toi, qui te regarde, aucun signe, des bruits de pas, tu sens comme une interdiction de bouger, tu voudrais interroger.

Qui, quand, quoi, tu te tends, l'attente accroît la peur.

La peur, le néant et l'attente sont encore plus difficiles à supporter que la douleur d'un coup de cravache.

Attendre, écouter, deviner, craindre.

Le pouf sous ton ventre, penchée vers l'avant, tes mains au milieu de ton dos, tu attends, guettes, tentes de deviner ce que signifient ces bruits, craquements, frôlements autour de toi. Sifflement d'un fouet qui ne te touche pas, effleurement d'une main, tu te détends, tu te relâches, une main se pose sur ton cou, cette main t'interdit de te relever, un collier large, du cuir probablement, se place sur ta gorge, une corde glisse le long de ton cou, on tire ta tête vers le bas, impossible de se

relever, la main qui te retenait la tête basse s'éloigne, tu te tends, une main claque tes fesses, tu voudrais te relever, crier, impossible tu restes maintenue, bâillonnée, une nouvelle douleur sur tes reins, pas une main, une cravache peut-être, chaleur sur ta peau, nouvelle frappe, envie de crier, cri étouffé, envie de fuir, retrouver son chez-soi.

Mais non tu restes offerte, on se glisse derrière toi, on pose une verge entre tes reins, une caresse, doucement on te pénètre, cette verge emplit ton ventre, les mains posées sur tes seins glissent le long de ton ventre vers tes fesses, tu voudrais jouir, tu te retiens, tu veux jouir en même temps que l'inconnu qui te possède. Doucement il se retire, caresse tes reins, les prépare pour te pénétrer, sa verge force le passage, tu tentes de crier, impossible de fuir, impossible de résister, tes reins sont forcés, la main pince ton clitoris, il durcit, l'homme et toi, vous jouissez simultanément, lui dans tes reins toi de sa caresse.

Bruit de clés, les menottes s'ouvrent, la corde passée dans ton collier se dénoue, tu te redresses, toujours à genoux on te retire le bâillon. Le collier reste sur ton cou, les menottes ont disparu, on retire ton bandeau. La lumière te semble si forte, tu ne distingues que des formes, meubles, tentures, ton regard s'accommode progressivement, tu découvres soulagée que nous étions seuls, juste toi et moi.

D'un geste tu libères ta jupe, elle retombe sur tes genoux, s'il n'y avait les marques des menottes à tes poignets, nul ne pourrait deviner ce qui vient de se passer. Tu te lèves, tes reins chauffent encore sous les coups reçus, sur la table des bougies, j'éteins la lumière, une bouteille de Champagne nous attend, je t'embrasse. De mes mains

posées sur le tissu de ta jupe je sens la chaleur de tes reins, nous trinquons, dans quelques minutes je te ferais couler une douche, ensemble nous nous froterons, je te guiderai vers la chambre, pour cette première nuit je veux, j'exige, j'impose que tu laisses ta tête sur mon épaule, ta jambe repliée sur ma cuisse, tes seins sur ma poitrine. Si tu t'éloignes tu recevras une fessée. Demain matin, je pense avoir une petite idée des jeux que nous développerons, mais la nuit doit porter conseil, je veux une femme tendre ce soir, je veux que nous nous m'endormions tous deux enlacés, noyés dans nos rêves.

Deuxième jour - Matin

Tu es restée collée à moi toute la nuit, même si je l'avais voulu je n'aurais aucun motif de te fesser. Tu dors encore, du moins ton attitude le prétend, yeux fermés, souffle régulier, doucement je m'éloigne de toi, me libère de ton bras, de ta main posée sur mon sexe, de ta jambe. Lentement, sans faire craquer le parquet je me lève je prends une douche, un peignoir sur les épaules je prépare le thé pour moi, le café pour toi.

Dans la chambre, posé sur le lit, un drap de bain, ample, soyeux t'attend pour, qu'à ton réveil, tu le drapes en Paréo. Peu d'images m'émeuvent plus que les épaules nues d'une femme ; une longue robe bustier me fera damner. C'est vrai, le désir l'envie de posséder est aussi provoqué par des signes, les lèvres fardées, yeux agrandis et soulignés, les ongles rouges, bas qui accrochent la lumière sur les jambes, les cheveux relevés en chignon, chignon qui dégage la nuque, cette nuque offerte au baiser, nuque parfumée, peau si douce, si émouvante, recouverte d'un léger duvet de cheveux fins qui s'offrent en caresse à la bouche qui s'y pose.

Serait-ce l'odeur du café, tu apparais, drapée dans ce Paréo improvisé, les épaules nues, portant encore ce collier de cuir qui t'avait interdit toute fuite hier soir. Ton Paréo blanc souligne le noir du cuir du collier, il capte le regard, un anneau à l'avant permet d'y passer un lien, une laisse, il est fermé à l'arrière de ta nuque par un petit cadenas, tu ne peux le retirer. Les mains posées sur les hanches, la poitrine haute, fière, heureuse, tu marches vers moi. Ces mains, enfin libres de se montrer, posées à ta taille, dégagent les coudes loin de ton corps, les ongles rouges ressortent, éclatent sur le blanc du drap de bain.

Lors de notre première rencontre, je n'avais pas vu, pas saisi la beauté, la prestance de ton attitude.

Tu te dis soumise, peut-être, mais d'une fierté assurée, heureuse de s'offrir dans une confiance pré-sentie dès le premier regard. Hier tu t'es laissée porter vers des espaces inconnus, mue par l'envie de l'abandon, ce matin en te voyant, je sais que nous ne nous sommes pas trompés.

Tu marches vers moi, tes mains quittent ta taille, tes bras se tendent vers moi, nous nous serrons l'un contre l'autre, sans un mot heureux de se retrouver. A travers le tissu du Paréo mes mains sentent tes fesses qu'hier j'ai cravachées, je ne sais si elles en portent encore la marque, mais tu frémis au contact de mes mains.

Sur la table du petit-déjeuner, la cafetière, le thé, les croissants, nous nous asseyons. A côté de ta tasse tu trouves un petit coffret, une jolie boîte comme celles que les bijoutiers offrent pour protéger les bagues. Ta main se pose sur la boîte, ton regard m'interroge, je te confirme que ce cadeau t'est destiné. Tu l'ouvres, un anneau en or, de la taille d'une bague, telle une boucle d'oreille, mais dotée d'un mécanisme différent, une fois fermé, l'anneau ne peut plus s'ouvrir. Je t'explique que cet anneau tu le porteras sur une des lèvres de ton ventre, en signe d'appartenance à ton amant. Une fois en place, la seule façon de le retirer sera de le couper, si tu le fais, ce sera en signe de rupture, si nous devons un jour nous séparer. Plus qu'une alliance ce sera le signe caché de notre union, de plus cet anneau t'interdira de porter string et autres culottes de sous vêtements. Sous la jupe, le ventre nu des femmes reste le secret qu'elles partagent avec leur homme. Ce matin après nous être préparés nous partirons nous promener et, si tu n'as pas changé

d'avis, en fin d'après-midi je te ferais poser l'anneau sur la lèvre de ton ventre, ventre désormais percé.

Ce premier repas terminé, tu te lèves pour prendre ta douche. Tu crains que le collier de cuir, une fois mouillé, ne devienne désagréable à porter, tu as probablement raison. Mais alors, si j'ouvre le cadenas, que tu retires ce collier, un signe fort aura disparu. Or un collier avec un anneau, collier que tu ne peux retirer, un peu comme le piercing que tu porteras à la lèvre de ton ventre, j'y tiens. Outre l'anneau qui permet de te tenir en laisse, de passer une corde pour t'attacher, ce collier est porté au vu et au su de tous, il nous désigne comme un couple complice. Je pense avoir une solution, j'ouvre le cadenas, te libère du collier, tu entres dans la salle de bains pour te préparer.

La veille, à ton arrivée, avant que nous ne nous retrouvions, tu avais fait expédier tes bagages à chez moi, ils t'attendaient, ainsi tu retrouves tes habits. Nous avons convenu que tu porterais des jupes à la hauteur des genoux, des bas stay up, un serre-taille ou un corset sans bretelle. En te levant, avant le petit déjeuner, tu as préparé ta tenue, une jupe en soie ample avec larges fleurs rouges, un serre-taille chair, un chemisier blanc fin qui laissera deviner la pointe de tes seins si tu ne portes pas le châle que tu poseras sur tes épaules. Pour te permettre de te préparer à ta guise, je te laisse seule, je descends acheter le journal, le lire au zinc en prenant un expresso bien serré.

Désormais seule tu te prépares, cheveux lavés tu gonfles ton brushing, noues tes cheveux en un chignon lâche, les paupières assombries, cils allongés, lèvres rougies, quelques vaporisations de Jardin de Bagatelle, cette délicieuse eau de

toilette au Jasmin, tu t'installes devant la glace de la chambre pour finir de t'habiller. Reste à choisir les escarpins, prendras-tu des talons les plus hauts pour attirer les regards ou des talons un peu plus confortables. Tu connais mes envies, j'aime les talons hauts, mais tu sais aussi que nous allons beaucoup marcher aujourd'hui, tu optes donc pour le confort. Dès que tu sors apprêtée de la chambre, je reviens, pousse la porte, te regarde admiratif, te prends dans mes bras et je t'embrasse, ta tenue est parfaite. Tu es prête, je le suis aussi, nous partons nous promener.

Cette fois tu vois le palier, la porte de l'ascenseur qu'hier, les yeux bandés, tu n'avais pas vus. Découvrir le chemin parcouru remonte dans ton ventre des frissons, souvenirs des moments vécus. Je t'ouvre la porte, nous descendons, tu revois le lieu perçu si vite hier soir juste avant que le bandeau ne te fasse perdre la vue. Ma main se pose sur ta hanche, tu te serres contre moi, un couple amoureux. Pour ce premier déjeuner, je te propose de retourner dans ce restaurant où nous avons dîné le premier soir. Nous sommes accueillis par le Maître d'Hôtel qui assurait le service hier, il sourit en te voyant. Certes les menottes ne sont plus sur tes poignets, les marques encore visibles hier lorsque nous nous sommes couchés ont disparu, mais dès que tu retires le châle qui couvrait tes épaules et tes seins, la finesse de ton chemisier allume le regard des hommes présents : sous la soie fine tes tétons pointent, ils sont devinés par chacun. Es-tu plus provocante maintenant qu'hier soir menottée, je ne le sais, mais il est évident que tu attires le regard, des hommes par désir, des femmes par jalousie. Je passe la commande, une salade gourmande, un verre de vin pour chacun. Ce repas me donne le temps de t'expliquer la suite de cet après-midi.

Une fois le repas terminé, à quelques pâtés de

maison d'ici se trouve une échoppe où je ferais poser l'anneau à ton ventre, ta lèvre y sera percée, tu porteras cette alliance en signe de notre relation. Mais dans cette échoppe ils proposent aussi des colliers, bracelets, piercings de tétons... Si tu l'acceptes, je leur ferais attacher à tes poignets et ton cou bracelets et colliers. Voilà comment ils sont faits. Tressés dans du fil d'acier et d'argent en une natte qui porte en son milieu un anneau, la tresse se ferme par un mécanisme à cliquet. Ce mécanisme il est impossible d'ouvrir sans le briser. Ces colliers, une fois posés tu ne pourras les retirer qu'en les coupant. Une fois coupés ils ne pourront plus retrouver leur place. Présents ils seront le signe de ta soumission à notre union, absents ils signaleront la fin de notre histoire.

Je t'interroge du regard, tu baisses les paupières en signe de douce acceptation. Je suis ravi, tu te donnes à moi, rien ne t'y obligeait, cette soumission ouvre un champ de jeu, de plaisirs que nous pourrons partager. L'addition payée nous nous levons et partons pour l'échoppe.

Deuxième jour - Après-Midi

Tu crains le moment où, à l'aide d'une pince, l'anneau percera tes lèvres. Elles sont si sensibles ces lèvres, elles montrent la voie de ton vagin, lieu de délice où la verge aime se perdre. Tu crains la douleur, un peu comme le jour où tes oreilles furent percées par ta mère pour y poser ces boucles que tu portes aujourd'hui si fièrement. Percer les lèvres n'est pas plus difficile que percer les oreilles ou le nombril, tu en conviens mais ces lèvres sont si chargées de symboles que, malgré la douceur de mon ferme désir, tu crains de ne pouvoir passer ce moment, fuir et tout abandonner.

Pour te rassurer, je m'engage à tenir ta main, te rassurer pendant cette opération.

Bien que craintive, tu te laisses porter. Nous entrons dans la boutique. Rouge, tout est rouge, la moquette, les murs renvoient une lumière rouge, les motifs rouges de ta jupe semblent blancs. Le patron quitte son comptoir, nous guide vers un box, nous y entrons, le patron sort, il ferme la porte derrière lui, nous sommes seuls dans la petite pièce. Un drôle de siège, un peu comme les sièges des gynécologues, sièges qui ouvrent l'accès au ventre des femmes, c'est bien de cela qu'il s'agit : accéder à ton ventre pour y poser un anneau. Mais avant de poser cet anneau aux lèvres de ton ventre, le patron revient avec un panier qui contient des tresses. Ces tresses, de différentes longueurs, avec un anneau, au milieu sont posés en vrac.

Afin de les choisir, il mesure tes poignets, ton cou, sélectionne trois tresses, pose la plus longue à ton cou, deux tresses plus courtes sont extraites du panier, il les fixe à tes poignets. S'il est possible de passer un doigt entre ton cou et le

collier, les tresses des poignets, si elles glissent librement sur la peau, elles sont ajustées, il te sera impossible de les retirer.

Désormais, tu portes les signes visibles de ta soumission.

Pour l'instant, debout au milieu de la pièce, tu te laisses porter. Je lève tes mains devant toi à hauteur d'épaule. Dans l'anneau des poignets je passe une cordelette que je fais courir par l'anneau du collier, je tire sur cette cordelette et fais un noeud. Tes mains ainsi jointes au collier, je les y attache. Ensemble les anneaux des bracelets sont réunis à l'anneau du collier, tes mains sont jointes sous ton visage, comme dans une prière, elles ne pourront plus protéger ton ventre.

Je te guide vers le siège, t'y assois. Par le collier je passe une sangle derrière ton cou, en la serrant je t'oblige à t'allonger sur le siège. Je soulève tes jambes, les fixe sur les supports, je remonte ta jupe, tu es exposée, ton ventre accessible. Tu voudrais voir mais ta tête fixée au siège ne peut se relever, ton ventre t'est interdit de regard, tu sens les mains qui préparent ta lèvre, tu crains la douleur, ma main rejoint tes mains entravées, des bruits, pincements légers, claquements, le froid d'un objet métallique sur ton clitoris, tu crois rougir en offrant ton ventre au regard, aux mains du perceur, presque honteuse, tu veux fuir mais tu restes retenue. Peur, angoisse, pas vraiment mal, pas de douleur, juste ce sentiment de confusion, de honte.

Le siège est redressé, tes jambes libérées, ta jupe redescend naturellement sur tes genoux, je délie le noeud et libère tes mains. Tu veux regarder ton ventre : face à une glace tu relèves ta jupe, l'anneau perce ta lèvre, tes poignets, ton cou portent ma marque, tu es mienne.

Si l'anneau à ton ventre reste invisible aux autres, les tresses à ton cou et tes poignets sont visibles à tous, tu les porteras avec fierté. Tu reposes sur tes épaules le châle en le croisant sur ta poitrine cachant ainsi la pointe de tes seins.

Ces tresses à tes poignets présentent de nombreux avantages. Il devient possible, à tout moment, sans sortir ni menottes ni cordes, de t'attacher avec un simple mousqueton dans de nombreuses positions, les mains devant, à ton cou, dans le dos. Mieux que des menottes, ces tresses permettent qu'avec tes mains devenues inutiles, reliées dans ton dos par ces tresses souples, je te couche sur le dos ou le ventre sans te blesser. Te faire l'amour ainsi sera un moment délicieux pour nous deux.

Nous nous préparons à quitter l'échoppe lorsque dans une vitrine j'aperçois un objet qui offre de belles perspectives. Il s'agit d'un objet métallique, lisse, brillant. Aux deux extrémités d'une tige courte large comme un petit doigt, on trouve à une extrémité un renflement en forme de goutte d'eau, la partie sphérique de la goutte attachée à la tige, la pointe opposée, légèrement arrondie vers l'avant ; à l'autre extrémité de la tige se trouve un disque un peu plus large que la goutte d'eau. Ce disque est percé à sa circonférence de trois petits trous qui portent des anneaux. Ce bel objet, lisse, doux, tu vas le porter dans tes reins : la goutte d'eau à l'intérieur de ton corps, la tige traversera tes reins. A l'autre extrémité de la tige, le disque posé à l'entrée de tes fesses, interdit à l'objet de pénétrer intégralement. Si je le désire, afin de t'interdire de le retirer, je peux le fixer à ta taille au moyen de fines chaînes qu'il suffit de passer par les anneaux. Une étiquette nomme cet objet Rosebud, bouton de rose. Etonnant car Rosebud signifie aussi clitoris en argot anglais. J'en choisis un, de taille moyenne, le plus large serait

trop douloureux, au moins dans un premier temps. Le disque extérieur est orné d'un morceau de cristal taillé qui renvoie de jolis éclats de lumière. Une fois en place, exposé à la lumière, il ne manquera pas d'attirer les regards vers tes fesses lorsqu'elles seront nues. Au delà, quand je pénétrerai ton ventre, sa présence dans tes reins, perçue à travers la fine épaisseur de chair, ne fera qu'augmenter nos jouissances.

- « Pour emporter ou consommer sur place ? Vous pouvez l'utiliser immédiatement, il est stérilisé dans un emballage hermétique » nous demande la vendeuse, elle sourit de te voir intimidée face à l'objet dont tu ignores encore les sensations qu'il te donnera.

Désormais ton ventre porte un anneau, je veux aussi que, pour le reste de la journée, tu portes dans tes reins ce Rosebud. Nous retournons dans un box, seuls cette fois. Comme le premier soir je t'allonge sur un pouf mais sans attacher tes mains, penchée en avant tes reins sont plus hauts que ta tête, je relève ta jupe, sors le Rosebud, le mouille, le présente lentement sur tes reins qui par réflexe se serrent ; lentement, en tournant, en le poussant j'ouvre tes reins, à chaque mouvement il pénètre un peu plus, le froid du métal te crispe un peu, la section la plus large de la goutte d'eau sera dans ton corps à la prochaine pression de ma main, je le laisse au seuil encore un instant, tu gémis comme au moment initial d'une sodomie, je pousse une dernière fois, la goutte disparaît dans tes reins au bout de la tige qui traverse ton corps, le disque se pose sur ta corolle, il n'entrera pas. Je te relève, l'impression de froid a disparu, immobile tu ressens juste le poids de l'objet. En marchant vers la sortie, à chacun de tes pas, dans tes reins, le Rosebud t'accompagne. Il caresse l'intérieur de tes reins en s'appuyant sur ta corolle. Tu gardes les yeux baissés, repliée

sur toi-même pour analyser tes sensations, celles de ta lèvre percée, celle de tes reins forcés.

Avant que nous ne quittions ce box, je prends ta main, relève ton menton pour te forcer à me regarder dans les yeux. Tu cherches à éviter le contact, tu les fermes et rabaisses ton menton pour mieux vivre ce moment. Mais maintenant que tu es apprêtée je veux te donner une ligne de conduite, t'expliquer ce que j'attends de toi :

- ne jamais croiser tes jambes,
- ne jamais serrer les genoux,
- relever ta jupe lorsque tu t'assois.

Nous quittons enfin l'échoppe, marchons ensemble main dans la main de retour vers mon appartement. Cette fois ci, je ne te bande pas les yeux, tes mains sont libres, tu entres libre dans l'ascenseur, je ne sonne pas à la porte, j'ouvre la porte, te débarrasse de ton châle, la transparence de ton chemisier dévoile tes tétons roses, évoqués sous la soie et bien visibles. Il est dix-huit heures, je pourrais te déshabiller, te porter vers la chambre, te faire l'amour, j'en ai envie, toi aussi je le crois, mais attendre ne peut que faire croître nos désirs. Alors je vais préparer un dîner rien que pour nous.

Deuxième jour - Soir

Préparer un dîner, une action si simple et complexe à la fois, surtout le premier repas. J'ai toujours aimé régaler mes invitées. Habituellement la cuisine est un rôle dévolu à la femme, ce rôle, apparemment si domestique, presque insignifiant, lui donne au contraire un pouvoir extraordinaire. La femme par ce don vital nourrit, donne sa force à sa maisonnée. Au premier regard, l'aspect quotidien, répétitif de cette préparation dévalorise ce geste d'amour féminin. Mais si la femme refuse de céder à l'habitude, aux convenances, les hommes qui considèrent les repas bi-quotidiens comme acquis de plein droit, les hommes donc sont déstabilisés ; que se passe-t-il, quelle mouche l'a piquée ?

C'est par son absence que l'action de la femme devient visible, un peu comme lors d'une panne d'électricité, machinalement on appuie sur l'interrupteur pour éclairer la pièce, la lampe ne s'allume pas, on râle et espère le retour rapide du courant, totalement impuissant.

Cette fois les rôles sont inversés, je prépare le dîner. Pour cela je ne m'isole pas dans la cuisine, car j'aime les espaces ouverts, la cuisine est incluse dans une grande pièce à vivre qui comprend trois parties, trois sections. La première est une cuisine ouverte vers les deux autres zones. La cuisine est séparée de celles-ci par un bar ; la deuxième section comprend le salon, sa bibliothèque, le canapé de cuir et la cheminée, la dernière zone sert de salle à manger, une longue table entourée de six chaises indique que souvent les convives sont nombreux.

Assise sur un tabouret au coussin de cuir tu me fais face, séparée de ma cuisine par le bar.

Spontanément tu t'y es assise en passant ta jupe de soie sous tes cuisses, isolant ainsi ta peau du contact direct du cuir. En t'asseyant de la sorte tu contreviens aux consignes que je t'avais données cet après-midi, avant de quitter l'échoppe.

Tu les as oubliées, probablement plus par habitude que par volonté de désobéir.

Cet oubli des règles du jeu, cette indiscipline me donne une belle occasion de te rappeler les consignes. Je quitte sans un mot la cuisine, entre dans la chambre, ferme la porte. Tu t'interroges sur les motifs de cette disparition soudaine, disparition inexplicquée, tu restes sur ton tabouret, tu attends la suite et pestes sur l'attitude désinvolte des hommes, ils restent imperméables à la demande féminine, incapables de communiquer.

Deux ou trois minutes plus tard, je ressors de la chambre, je m'y suis changé, une chemise noire à manches courtes ouverte sur ma poitrine, un pantalon en cuir moulant, de fines chaussures noires, mes mains sont dans mon dos, je me place à tes côtés, silencieusement.

- Qu'attend-il de moi, que ce passe-t-il ?

En décroisant tes jambes tu te souviens des règles énoncées au sortir de l'échoppe avant que nous ne retournions à la maison : ne pas croiser les jambes, ne pas serrer les genoux, relever sa jupe pour s'asseoir.

Tu as transgressé la règle, je te prends par la main, te fais descendre du tabouret, te guide vers l'accoudoir du canapé, je te pousse en avant le ventre sur l'accoudoir, la tête descend et se pose sur un coussin, tes reins pointent vers le haut, je relève ta jupe. De la cravache cachée dans mon dos je cingle à cinq reprises tes fesses pour y laisser de belles marques parallèles, rouges, bientôt

bleues, qui te chaufferont toute la soirée en souvenir de ton indiscipline.

Malgré la surprise tu auras réussi à ne pas crier, pas gémir ni pleurer, juste résister et accepter la douleur. Je ne t'ai pas dompté ce soir mais la cravache te fait oublier le Rosebud. Toujours pliée sur l'accoudoir du canapé tu me présente tes fesses décorées de ce cristal planté dans tes reins. Avant de te relever, je roule la jupe et, comme hier, je la passe dans la ceinture, tes fesses resteront nues, lorsque tu remonteras sur le tabouret, ta peau sera en contact direct avec le cuir, contact froid, un peu collant, agréable sur les coups reçus qui te semblent si chauds.

Je te relève, te prends dans les bras pour t'embrasser, mes mains se posent sur tes fesses, les marques sont chaudes, émouvantes, je vérifie que le Rosebud reste bien en place, je retourne côté cuisine et te laisse debout dans le salon.

Je me lave les mains, sors les ingrédients, salade, radis pour l'entrée, oeufs de saumon pour l'apéritif, un magret de canard, les herbes et épices qui relèveront ce repas. Tu voudrais m'aider, mettre la table, éplucher les radis, juste participer, ne pas rester inutile.

Comment me le demander. Tu sens bien qu'entrer dans la cuisine, te substituer à moi dans la préparation, donnerait une substance à ta présence ici. Or pour le moment tu es invitée, tu te laisses porter, presque un objet. Entrer dans la cuisine te donnerait une place, un volume, une existence. Doucement, alors que je suis face à l'évier tu entres dans l'espace de la cuisine : tu avais repéré le tiroir des couverts, la porte des verres et assiettes, tu te prépares à mettre la table. Au moment d'ouvrir le tiroir des couverts, je me retourne, te découvre dans mon espace.

Immédiatement, sans un mot j'essuie mes mains, les pose sur tes épaules, je t'embrasse, t'impose un demi-tour, j'observe tes fesses nues, le cristal capte et renvoie joliment la lumière, je saisi tes mains et en joignant les anneaux des bracelets je les attache dans ton dos. Ainsi tu restes condamnée à l'inactivité. En prenant ton bras, je te reconduis dans le salon, t'aide à grimper sur le tabouret, cette fois ta jupe relevée ne se posera pas entre le cuir et ta peau, tu sens la fraîcheur du cuir. Il ne te reste plus qu'à attendre.

Ainsi assise tu testes tes liens.

- Les tresses sont-elles suffisamment lâches pour libérer mes mains ?

Tu tournes tes poignets, les tresses glissent sur ta peau. Si confortables que soient les tresses, bien qu'elles n'interdisent aucun mouvement, elles sont trop serrées pour que ta main puisse se libérer. Et puis as-tu vraiment envie de te libérer, une fois libre que faire ? Condamnée à la passivité tu peux te laisser porter par tes envies, tes désirs, tes rêves. Pendant que je m'active, pèle et découpe en petits dés les pommes de terre qui grilleront dans un filet de graisse de canard, la peau collée au cuir du tabouret tu flottes. Bien qu'attachée, tu es libre de voler de désirs en fantasmes, de fantasmes en frissons, en fermant tes yeux tu me quittes dans un doux abandon.

Soudain tu sursoutes, les yeux fermés tu t'étais éloignée, le grille-pain, par son claquement sec, en livrant les toasts dorés, le grille-pain te fait revenir dans le réel. A ton retour de ce vol dans tes rêves, sur le bar, deux flûtes de champagne, les oeufs de saumon. Je pose les toasts, la crème fraîche, le citron coupé en quartiers ; je fais sauter le bouchon, emplis les deux verres, tes mains entravées t'interdisent de prendre la coupe et trinquer, je sors de mon coin cuisine, me place

dans ton dos, pose mes lèvres dans ton cou, libère tes mains.

Tu retrouves ta liberté, nous trinquons, tu bois une lampée et t'apprêtes à prendre un canapé d'oeufs de saumons, ma main saisit ton poignet, je te demande de placer librement tes mains dans ton dos, de fermer les yeux, entrouvrir la bouche : je te donne la becquée d'un canapé. Les yeux toujours fermés, tu écrases sous tes dents les oeufs qui giclent, salés et adoucis par la crème fraîche. Un délice.

Le canapé avalé, tu ouvres les yeux à nouveau, ton verre est plein, nous trinquons, tu tends la main pour prendre toi-même un canapé, je saisis ton poignet, le jeu de la becquée recommence.

Je porte le Champagne à table, signe impératif du début du repas, tu te lèves, ta peau collée au cuir se détache lentement du tabouret, ta main glisse entre ta peau et le cuir, tu sens les bourrelets de chairs qui marquent les sillons faits par la cravache, une délicieuse brûlure, le souvenir des cris contenus.

En te levant la jupe tombe de la ceinture, tétanisée tu te figes. Tu crains une nouvelle volée de cravache, tu tentes de remonter ta jupe et la passer dans la ceinture, je prends tes mains, les ramène devant toi, d'une main je tire la chaise pour te la présenter, de l'autre je te place devant ta chaise, je te lâche, passe derrière toi, prends le dossier pour pousser la chaise, vite, comme par un réflexe, tu relèves ta jupe, pose ta peau nue sur le velours du coussin, tu me souris, les yeux baissés, tu n'as pas oublié.

Que tu es belle, assise à cette table que j'ai préparée. Je te sers, nous mangeons.

Ensemble nous débarrassons la table, je range la cuisine, se lever le matin et préparer le petit-

déjeuner dans une cuisine sale ne m'a jamais été agréable, pendant que je finis de ranger tu t'isoles dans la salle de bain pour te laver, te préparer pour la nuit.

Tu te déshabilles, poses les vêtements sur le valet de pied, passes dans la salle de bains. Au moment de passer sous la douche, le Rosebud dans tes reins se rappelle à toi, tu l'avais oublié, il faisait partie de toi. Tu voudrais le retirer, te libérer de ce corps étranger qui t'aura accompagné toute cette fin de journée. Il t'aura accompagné de façon si intime que tu l'avais presque oublié.

Seulement maintenant il refait surface.

Si tu le retires, comment vais-je réagir, serais-je courroucé. Ta main se tend vers le disque d'arrêt, tu le tires, tes reins sont si serrés que la goutte ne peut sortir aisément, tu tournes, insistes, la section large de la goutte d'eau d'acier ouvre doucement le passage, elle sort, tes reins libérés se referment.

Tu entres dans la douche, te laves et tu profites de ce moment pour nettoyer le Rosebud avec de l'eau savonnée. En sortant de la douche, tu poses le Rosebud sur le bord du lavabo, tu t'enroules dans le drap de bain en Paréo, épaules nues tu te démaquilles.

Au moment où j'entre pour me doucher moi aussi, tu hésites à cacher à mon regard le Rosebud sorti de tes reins. Je passe devant toi sans rien regarder, j'entre dans la cabine de douche.

Prendre une douche à deux, se savonner, se caresser sous la pluie chaude et apaisante de la douche, procure un immense plaisir. Tu le sais et bien que tu sois presque sur le point de sortir de la salle de bains, en me voyant dans la vapeur de la douche tu décides de me rejoindre, le Paréo tombe, tu ouvres la porte de la cabine, te colles à moi, pose

tes mains sur ma taille, je te tourne le dos, avec un gant tu me frottes et me savonnes.

Une fois rincé, nous échangeons nos places, tu poses tes mains sur le mur à hauteur d'épaules, les coudes dégagés, cuisses écartées. Bien que la cabine soit de petite taille, malgré le peu de recul, je peux admirer les courbes de ta silhouette. Les épaules rondes et menues, prolongées par les dorsaux vers une taille fine, des hanches faites pour porter la main posée lors de promenades, des jambes terminées par des chevilles fines et ongles manucurées, tu inspires le désir. La vapeur de la douche limite la perception des détails. Avec le savon, à main nue, je caresse ton corps. Collé à ton dos mes mains se posent sur tes seins, descendent vers ton ventre, l'anneau qui perce tes lèvres est bien présent, tu frémis lorsque ma main se pose sur ton ventre comme pour le couvrir, le protéger.

Remontées vers la taille mes mains te retournent, nous sommes face à face, je me colle à toi. Depuis tes épaules mes mains suivent les lignes de tes muscles et descendent vers les hanches, les mains s'y posent, tu lèves une cuisse que tu places autour de ma taille, en te calant contre le mur et en posant tes fesses sur mes mains tu libères la seconde jambe que tu places en ciseau autour de ma taille. Lentement tu te laisses glisser sur ma verge qui pénètre ton ventre. Mes mains, ainsi placées sur tes fesses pour te retenir, ne peuvent plus ignorer que le bijou de tes reins n'est pas en place, nous en prenons conscience simultanément. Lentement je plie mes bras, te remonte, ma verge sort de ton ventre, tu poses tes pieds au sol, les yeux baissés tu quittes la douche, reprends le drap de bain, t'essuie rapidement, ce drap tu le fixes en Paréo autour de ta poitrine.

Sorti de la douche, je me sèche à mon tour, pose

sur mes épaules le peignoir de bains, tu saisis le Rosebud et me le tends. Face à moi, tu restes là, bras tendus, le bijou posé dans les mains jointes en coupe. Un long moment j'hésite sur la conduite à tenir, dois-je m'amuser de ta gêne, ignorer ce moment car tes reins ne peuvent porter en permanence un bijou, comme le disent les américains "Nature calls", ou puis-je profiter de ce moment pour cette fois te fouetter, te faire crier, moi qui rêve de t'entendre me supplier.

Nous restons immobiles, toi le Rosebud dans la main, les bras tendus vers moi en un geste de soumission à ton amant. Pour ma part, les mains dans les poches, j'hésite sur la conduite à tenir.

Pour le moment, mon érection n'est pas vraiment retombée, en évitant ton offre de reprendre le Rosebud, je tends la main vers ton collier, je saisis l'anneau, te penche vers le sol, tu t'agenouilles, j'écarte les pans du peignoir, je guide ta bouche vers ma verge. Tu aimerais pouvoir te servir de tes deux mains mais le bijou que tu tiens t'empêche de me guider vers ta bouche tout en tenant mes testicules. Toutefois ta langue, tes lèvres obtiennent leur victoire, je jouis de ta caresse. Tu te relèves, je retourne sous la douche finir de le laver.

Victorieuse tu laisses le Rosebud sur le lavabo, tu brosses tes dents et avant que je ne sois sorti de la douche tu rejoins la chambre.

Deuxième jour - Nuit

En sortant de la douche, je retrouve le Rosebud que tu as laissé si visible. Je prends le temps de me sécher, il reste dans la salle de bain une senteur de jasmin, tu t'es parfumée, tu connais mes faiblesses, j'aime embrasser le ventre des femmes lorsqu'elles fraîches, elles offrent un corps immaculé, vierge de toute fatigue. Je suis tenté de te rejoindre immédiatement, je sais que tu m'attends, tu sais que je le sais, tu m'as donné une immense jouissance avec tes lèvres, ta main, ta langue. Je me dois de te rendre la monnaie de ta pièce.

Je prends le Rosebud, sors de la salle de bain et plutôt que de te rejoindre dans la chambre je m'installe dans le salon, choisis un disque, les Noces de Figaro, me verse un verre de vin blanc, pose le Rosebud sur la table basse. Je me cale dans le fauteuil.

Prélude, Premier chant Cinque... Dieci, le premier chant se termine, dix minutes que je suis seul dans le salon, dix minutes que tu attends dans la chambre.

A l'entame de la troisième plage tu sors de la chambre, intégralement nue, depuis l'encadrement de la porte de la chambre, tu me regardes. Tes mains sur la taille, les pieds écartés, solidement posée sur tes jambes, de ton regard tu m'interroges. Il est si simple de lire ta demande, pourquoi ne t'ai-je pas rejoint.

Je me retourne. Dans le contre-jour de la lumière de la chambre se découpe ta silhouette, tes formes m'invitent à te rejoindre, je me lève, tu ne bouges pas. Au moment où je te rejoins, tu tournes les talons en direction du lit. J'attrape tes deux mains, les relie dans ton dos, fixe une laisse à

ton collier et te tire vers le salon.

Tu es totalement nue, les mains attachées dans ton dos, une laisse fixée à ton collier, il y a un instant tu me toisais, mesurais l'avantage pris sur moi dans la salle de bains. Maintenant les rôles s'inversent, une douce crainte s'installe.

Je te conduis vers un tapis posé entre la cheminée et le canapé, sur ce tapis se trouve le pouf utilisé hier. Ce pouf est cubique, une trentaine de centimètre d'arête, un anneau est fixé au milieu de chacun des pieds. En le voyant tu comprends pourquoi il t'était impossible hier de te relever lorsque la corde fut passée dans le collier.

Mais maintenant tu vois, je veux que tu vois, je sais que la crainte est plus douloureuse que les coups eux-mêmes. Tu t'agenouilles devant le pouf, je te fais te pencher vers l'avant, d'un mousqueton je fixe la laisse à un des anneaux sans laisser de mou, ta tête est sous tes reins, presque à la hauteur de tes genoux. Ton échine arrondie par la pression du pouf remonte tes mains attachées vers le milieu de ton dos. Ainsi tu ne pourras pas protéger tes fesses. J'écarte tes genoux et passe une cordelette dans chacun des anneaux pour t'interdire de serrer les cuisses.

Ainsi harnachée, la tête trop basse pour voir ce que je prépare, je te laisse attendre mes prochains mouvements.

Dans un tiroir de la commode de la chambre je prends un martinet. Celui-ci diffère des martinets utilisés pour corriger les enfants car chacun des brins qui le compose est terminé par un noeud. Ce soir je veux t'entendre crier, supplier. Si le martinet ne suffit pas, je prépare aussi un fouet, un vrai fouet de cocher. Par son seul claquement ce fouet glace, je le sais, il glace sans même avoir touché la peau.

Je les pose tous deux sur le tapis, à proximité de tes yeux, la crainte doit te préparer, la peur est déjà une douleur.

Je retourne m'asseoir sur le canapé, terminer mon verre, te laisser attendre encore un peu. La position devient peu à peu inconfortable, impossible de serrer les cuisses, ton dos reste maintenu arrondi par la laisse qui te retient, ta tête presque au niveau du tapis.

Pour ajouter de l'épaisseur au temps chacun de mes gestes est volontairement ralenti. Le verre fini je me lève prends le Rosebud posé sur la table basse. D'où sont placés tes yeux, il t'était invisible.

Tu l'aperçois enfin dans mes mains, tes reins se crispent, tu voudrais serrer tes cuisses pour en refuser l'introduction ; tes reins me sont offerts, ta corole visible, tu le sais, tu le sens. Plus je m'approche plus tu te raidis, je présente lentement la pointe de la goutte d'eau, presse doucement, force insensiblement le passage. Au moment où je te sens céder, je le retire. Soulagée mais anxieuse, tu tentes de serrer les fesses, faire disparaître cet orifice que je me prépare à violer. Le bijou rentre en contact avec tes reins, cette fois je le pousse jusqu'à son introduction complète, le disque et son cristal reposent sur ta corole, ce soir tu cèdes une première fois.

Debout, placé à ton côté, je tiens dans ma main gauche le martinet. Je fais glisser les lanières sur ton dos, le long de tes fesses. Les lanières humides sont perçues comme froides elles te font frissonner, presque trembler. Tu frissonnes portée par la crainte, la peur, de la douleur possible. J'applique sur tes fesses un coup doux, peu appuyé, tu sursoutes, le suivant est claqué violemment, il t'arrache un cri que tu étouffes. A trois reprises je te frappe sans retenir ma force, chaque fois tu te raidis. Bien que chacun des coups soit donné

avec une force semblable, le dernier ne provoque même pas un soupir, tu domines désormais ta crainte. Le martinet reste impuissant, incapable de te faire céder.

Les marques laissées sur tes fesses forment de jolis sillons parallèles, l'impact des noeuds forme d'un point rouge, plus rouge que l'impact des lanières elles-mêmes. Certes tes fesses chauffent, tu sens le sang battre dans les sillons laissées par les coups, tu sais que demain ces sillons rouges seront noirs, de vrais bleus, mais tu n'as pas cédé, pas crié, pas supplié. Tu te sens forte.

Face à ta résistance je prends le fouet de cocher. Un manche ouvragé recouvert de cuir, une sangle pour le retenir au poignet, une lanière de cuir. Je le fais claquer au dessus de ta tête, tu ne peux voir où le fouet va frapper, s'il va frapper.

Le bruit te terrifie.

Si avec le martinet j'avais frappé tes reins verticalement, chaque fesse recevait un coup à la fois, la longueur de la lanière du fouet permet de toucher les deux fesses simultanément. Trois fois je fais claquer le fouet sans te toucher, chaque claquement te semble plus fort, tu paniques déjà à l'idée de la seule douleur, tu trembles, chaque claquement t'arrache un frisson.

Je te sens prête à craquer.

Je rapproche les claquements de tes reins, tu sens le vent de la lanière, tu te crispes, trembles. J'abats le fouet sur tes deux fesses, le coup t'arrache un vrai cri.

Une nouvelle série de claquements à vide, à chaque fois plus proches de ta peau. Tu te tends. Je vois ta peau prendre un grain de chair de poule, tu n'as pas froid, tu as simplement peur. Les trois coups suivants tombent sur tes cuisses, remontent vers

tes fesses, enfin tu cries et me supplie de cesser.

Je m'agenouille près de ta tête, te caresse doucement, essuie les larmes qui coulent. Tu recevras encore trois coups de fouet, je veux que tu les comptes, un hoquet dans ta voix, tu acquiesces, je me lève frappe le premier coup en long sur ta fesse droite, UN, le deuxième sur la fesse gauche, DEUX. En prenant un peu de temps je fais claquer à vide le fouet, tu attendais tellement une nouvelle brûlure que tu cries TROIS, je souris, tu comprends ton erreur, la voix chargée de larmes tu me supplies de cesser, j'abats le fouet une dernière fois sur tes cuisses, tu hurles, tu pleures mais tu sais que tu ne seras plus touchée.

Je détache tes cuisses, libère la laisse de ton collier, tes mains restent attachées dans ton dos, je t'aide à te lever, tu rejoins le lit, je te recouvre, tu poses ta tête sur mon épaule, tes seins s'écrasent sur ma poitrine. Comme la nuit dernière la jambe se plie et se pose sur ma cuisse mais tes mains retenues dans ton dos ne peuvent prendre ma verge et la tenir.

Revue de douleurs et maintenant de douceurs, le bijou dans tes reins, tu t'effondres dans un sommeil heureux.

Deuxième jour - Milieu de la nuit

Depuis le début de la nuit, les mains retenues dans ton dos, collée à moi, la tête posée sur mon épaule, ta cuisse est lentement remontée vers mon sexe. Ces doux et légers mouvements ont éveillé mon désir. Si, de ton côté, tu restes écrasée de sommeil, tu m'en as sorti.

Sans te réveiller, je m'éloigne de toi, tu reposes sur le ventre. Ta tête sur l'oreiller expose son profil, tu souris. Par les lames des volets une faible lumière entre dans la pièce, ce faible éclairage me permet de m'émouvoir de la beauté de tes formes si douces. Je me suis placé entre tes jambes que j'ai écartées, j'admire les marques sur tes reins, tes cuisses ; demain lorsque ta peau entrera en contact avec le cuir du tabouret ou du canapé, la morsure du fouet se rappellera à toi, je le saurais à la grimace ou au sourire que provoquera cette sensation. L'éclat du cristal entre tes reins contraste avec les zébrures sombres des traces de lanières. Mais là, maintenant, je t'observe, j'admire cette sérénité du sommeil que je vais interrompre.

Doucement je pose ma main sur le Rosebud, glisse un doigt vers ton ventre, je décale l'anneau qui s'était lové au centre de tes lèvres comme une illusoire protection, j'effleure ton clitoris, introduis un doigt dans ton ventre. Toujours endormie tu soupîres. Même encore inconsciente, tu peux me recevoir, ton ventre est prêt, je me glisse sur ton dos, mon poids te réveille, par réflexe tu voudrais serrer tes genoux mais mes cuisses et ma verge prête à te pénétrer t'en empêchent. Tu tentes de te retourner mais de tout mon poids, de mon ventre posé sur ton dos, mes mains sur tes épaules, je t'écrase, je t'interdis tout mouvement, j'entre en toi.

Si le Rosebud n'avait occupé tes reins, je t'aurais probablement sodomisé. Par sa présence, il exerce dans ton vagin une pression que je ressens sur ma verge. En cela, il participe, tant pour toi que pour moi, au plaisir de ce coït. Dans ton ventre je me durcis, te pénètre au plus profond, tu soupîres de plaisir.

Je me retire, je maintiens tes cuisses écartées, à genoux une main posée sur ta fesse, de l'autre, avec douceur je retire le bijou de tes reins. Une fois tes fesses libres, mes deux mains fixent tes épaules, tu voudrais te retourner, tes mains attachées dans ton dos ne peuvent t'aider, tu restes allongée sur le ventre, je glisse ma verge et me caresse entre tes fesses, je me recule lentement, tu te raidis ; ma verge cherche ta corole que, par pur réflexe, tu tentes de serrer pour interdire l'accès de tes reins, je m'appuie encore plus fort, tu cèdes et étouffe un cri, un peu comme sous les coups du martinet, la douleur est dominée par le plaisir. Je pèse de tout mon poids sur ton dos, ma verge introduite dans tes reins. Une de mes mains ainsi libéré quitte ton épaule. En se posant sur ton clitoris, elle augmente ta jouissance.

Tes reins serrés autour de ma verge finissent par me faire jouir en toi. Mon plaisir tu la sais par les saccades de ma verge au fond de tes reins, tu cesses de te retenir et te laisses emporter toi aussi.

Lentement nous nous séparons, je détache tes mains et pose un baiser dans ton cou, je file dans la salle de bains me laver, tu m'y rejoins. La sueur qui nous avait rendu poisseux se dissout avec les bulles de savon, nous nous séchons, dans la lumière plus vive de la salle de bains je vois enfin la réalité des marques. Je sais que tu sentiras leur présence demain. Nous retournons dans ce lit mais

pour cette dernière partie de nuit, nous ne nous collons plus l'un à l'autre, chacun sur sa moitié de lit, chacun sur son oreiller. Pour cette fin de nuit seules nos mains se tiennent, les doigts croisés, nous nous endormons.

Troisième jour - Matin

Lors de nos échanges, avant que nous ne nous rencontrions, tu avais émis le désir de visiter le cimetière du Père Lachaise pour te recueillir sur les tombes de Chopin et Jim Morisson, tu dis apprécier les musiques classiques et le Rock. En ce troisième jour nous irons le visiter mais, alors que tu dors encore, je me lève pour mettre en place un jeu que j'ai préparé pour toi dès que j'ai su que tu viendrais me rejoindre.

Voilà de quoi il s'agit.

Dans une boîte, de la taille d'une boîte à chaussure, j'ai placé un petit computer, un NetBook qui pourrait tenir dans ton sac à main. Avec se NetBook j'ai placé une enveloppe marquée "A ouvrir dès ton réveil".

Je pose la boîte sur mon oreiller, quitte sans bruit la chambre avec mes vêtements, prends une rapide douche, ferme la porte derrière moi en te laissant seule, je pars prendre mon petit-déjeuner au café du coin. Je sais qu'avec la fatigue de la nuit, l'excitation de la découverte mutuelle, tu ne te réveilleras pas avant dix heures, cela me donne une bonne heure pour me promener un peu seul, me préparer à profiter de ta présence plus tard dans la journée.

L'enveloppe tout d'abord. Celle-ci contient une feuille sur laquelle sont imprimées les étapes que tu DOIS suivre. En fait juste un petit mot pour te dire qu'il m'est délicieusement agréable que tu choisisses de vivre à mes côtés en me faisant don de ta liberté.

Ce don j'en suis porteur, responsable, je me dois de te protéger car tu m'as offert ta confiance. En m'effaçant, en te laissant agir sans autre

contrainte que ta volonté d'être mienne, tu me montres ton amour. Si tu m'obéis, réussis à franchir les obstacles que je pose sur ton chemin, nous deviendrons un couple uni pour un très long moment. Pour cela j'ai construit une épreuve, rien ne t'oblige à revenir vers moi, à nous dépasser, rendre ce lien indissoluble, ta liberté est la tienne, tu peux la reprendre et partir, tu peux me l'offrir et me faire don de ta vie, si tel est le cas je te protégerai pour toujours.

Doucement tu te réveilles mais ce matin pas d'odeur de café, pas de pain grillé. Avant d'ouvrir les yeux ta main me cherche, tu roules vers moi pour poser ta tête sur mon épaule, croiser ta cuisse sur mes jambes, poser ta main sur mon sexe. Ce geste est inutile, ton corps ne trouve pas le mien, juste le vide de mon absence. En te retournant ta tête heurte la boîte posée sur mon oreiller, le contact du carton te réveille brutalement, tu constates mon absence.

Un moment d'angoisse.

La boîte posée sur cet oreiller, dois-tu l'ouvrir, est-ce un piège, une occasion pour te punir.

Tu hésites, tu allumes la lumière, tu retires le couvercle, prends l'enveloppe, tu l'ouvres délicatement, comme pour pouvoir la refermer, la reposer dans la boîte, reposer le couvercle et prétendre que tu n'y as pas touché. Mais la tentation est grande, tu sors la feuille, la déplies, juste une seule phrase, comme un ordre :

- " Allume le Netbook, suis ses instructions, il te pilotera, il te surveillera."

Si tu pouvais prétendre, en rangeant la feuille dans l'enveloppe, que tu ne l'avais pas ouverte, mais tu sais que le computer n'efface rien de sa mémoire, chacune de tes actions sera enregistrée, il sera à la fois l'Espion, le Maître, le Guide. Si

tu l'allumes tu t'engages dans une voie sans retour, tu y perds ta liberté, un peu comme le premier soir lorsque tu hésitas à serrer les menottes à tes poignets.

Si accepter la soumission à son Homme, pas l'homme, un homme au hasard, mais son Homme, accepter est un choix personnel, choix que tu fais en connaissance de cause, se soumettre à une machine même si cette machine est le résultat de la volonté de ton Homme, ce n'est pas la même chose : où se trouve cette chaleur des corps qui s'enlacent, des caresses, ce lien physique qui te relie à lui, lien symbolique ou cordes et chaînes qu'il pose sur ton corps pour mieux te posséder.

Non se soumettre à la machine n'est pas supportable. Tu refermes la boîte et, pour te monter que tu forces ta décision, tu brules tes vaisseaux, tu déchires la lettre et l'enveloppe.

Ainsi satisfaite de ta liberté retrouvée, plutôt que de te draper dans le Paréo, tu enfiles, un peu comme un défi, mon peignoir. Tu rejoins la cuisine pour te préparer ce café si nécessaire pour débiter ta journée.

Dans une maison d'homme il est facile pour une femme de retrouver les objets, le café, la cafetière, la tasse, le sucre, les toasts, le beurre, la confiture, tout est mobilisé du premier coup. Satisfaite, tu te dis que dans les mêmes conditions il n'aurait pas pu le préparer ce petit-déjeuner, lui. Est-ce vrai, mais maintenant tu es fière, l'eau bout, dans deux minutes l'odeur qui manquait à ton réveil aura remplacé le vide du lit. Devant une tasse de café chaud, une tartine dans le ventre, au moment de prendre une douche, les envies se mettront en place : comment profiter de cette liberté enfin retrouvée.

Tu t'installes à la table, te verses le café, sors

les toasts. En étalant le beurre, tes poignets se découvrent, ils sortent des manches du peignoir. Les bracelets scellés à tes poignets se rappellent à ton souvenir, ta main vérifie la présence du collier, spontanément tu joins les mains comme si elles étaient fixées ensemble, tu les poses à ton cou, comme pour cette prière lorsque dans l'échoppe on t'a posé l'anneau sur les lèvres de ton ventre, tu t'imposes de ne pas les séparer, les laisser sous ton visage, ne pas vérifier ainsi la présence de l'anneau. Assise, les mains relevées comme fixées à ton cou, tu humes l'odeur du café, les délices des moments passés te reviennent en mémoire, tes reins portent encore la marque des coups reçus en punition de ton oubli de jupe relevée. Tes mains quittent ton cou, elles descendent vers ton ventre ; de tes doigts tu vérifies la présence de l'anneau, il est là, en le touchant tu le fais glisser, il effleure ton clitoris, tu frémis.

- Bon, il suffit, je suis libre, cette journée m'appartient, je veux en profiter.

Le petit déjeuner avalé, tu ranges la vaisselle, ramasses les miettes, te diriges vers la salle de bains, le peignoir tombe, face à la glace tu te vois nue, les poignets et le cou ornés de ces chaînes si fines et si fortes, ton ventre percé par l'anneau, tu hésites à entrer dans la douche, tu remontes tes mains vers le collier, écarter les cuisses, ton sexe lisse expose à ta vue tes lèvres et l'anneau. Sortant de ta rêverie tu entres dans la cabine te mouilles, prépares un gant, tu te savonnes énergiquement.

Lorsque tu te frottes avec l'éponge, tes bracelets caressent ton corps, ils ajoutent au plaisir de la mousse le rappel de la nuit passée, en frottant l'éponge sur ton ventre l'anneau s'y accroche, il t'arrache un petit cri, non de douleur mais de

surprise. Finalement, être entravée, soumise, protégée, ce n'est pas si désagréable.

Sortie de la douche, tu t'apprêtes, tu places tes cheveux en chignon, passes tes boucles d'oreille dans les lobes, sentir le poids de la boucle dans le lobe percé fait frémir ton ventre. Pour le maquillage tu hésites entre un léger trait sur les yeux ou une forme plus visible, pour ce moment de liberté tu fais simple, au diable les contraintes, pas même de rouge ni de rose à tes lèvres, juste un soupçon d'eau de toilette. Reste à s'habiller.

Tu rentres dans la chambre, la valise avec tes vêtements a disparu.

Pas sous le lit, pas dans les placards, tu tournes dans l'appartement, rien, tu n'as rien à te mettre, pas même les fringues sales d'hier soir. Impossible de sortir, de profiter de cette liberté retrouvée. Pourquoi ne pas lui voler, disons emprunter quelques vêtements masculins. Dehors il y a bien des vendeurs, se vêtir ne posera pas de problèmes. Sauf que, sauf que tu ne retrouves pas non plus ta pochette avec ta carte de crédit, et voler tu ne sais pas faire, tu ne veux pas faire.

Tu t'assois sur le lit, toujours nue à l'exception des bracelets et de l'anneau, pas vraiment une tenue décente pour faire des courses. Mes vêtements ne t'inspirent pas non plus, l'essai d'un pantalon et d'une chemise te transforme en Clown, il manque juste le nez rouge. Il y a bien le téléphone, mais qui joindre, et surtout comment payer.

Tu te sens vraiment prise au piège. Lorsque tes mains étaient attachées dans ton dos, collée à moi, tu te sentais légère, libre, ma présence te rassurait. Si tu étais prisonnière des liens, en fait ton coeur, ton esprit eux étaient en fait vraiment libres.

A cet instant, libre de tes mouvements tu as perdu

ta liberté. Malgré la liberté de tes mouvements, tu es retenue faussement libre, incapable de prendre la moindre initiative. Encore qu'il reste une solution. Dans la boîte, sur mon oreiller il y a ce NetBook. Si tu l'allumes te fournira-t-il une porte de sortie ou te volera-t-il ta liberté ?

Tu retires à nouveau le couvercle, tu sors le Netbook, tu le poses sur le lit, tu hésites à l'ouvrir et appuyer sur le bouton ON/OFF.

Troisième jour - le Computer

Face à cette situation bloquée, assise nue sur le lit, tu portes toujours ces bracelets et le collier qui restent fixés à ton cou et tes poignets, l'anneau qui perce tes lèvres se rappelle à ton souvenir à chaque fois que tu serres les cuisses ; la situation te pèse un peu. Maintenant, si tu t'écoutais tu chercherais une pince pour te libérer de ce fatras, quelle idée d'avoir accepté d'être harnachée de la sorte.

Hier soir tu aurais convoqué la terre entière pour qu'elle admire ton corps offert, maintenant tu cacherais la situation à tous, même à ta confidente.

Tu as sorti le NetBook de la boîte, tu l'as ouvert, pas encore allumé, que faire.

- Me soumettre à une machine, drôle d'idée, si je désobéis, jamais elle ne me corrigera. A-on déjà vu un computer manier le fouet ?

Enfin, tu cesses de tourner en rond, tu allumes la machine. La routine habituelle se lance, rien d'anormal, tu fixes l'écran comme par habitude. Les images défilent, puis l'écran devient noir, la machine doit être encore en panne, tu te prépares à l'éteindre, lassée. Un clac, l'écran s'active, une fenêtre s'ouvre, image vidéo, lieu inconnu, tu me vois.

Cela ressemble à un coup préparé de longue date, tu décides de te laisser porter. Tu t'assieds en tailleur sur le lit face à l'écran, tu écoutes et regardes. L'image n'est pas fixe, je ne regarde pas en face, vers la caméra, mon attention portée sur le côté, je regarde un espace qui t'est inaccessible : est-ce du direct, un truc avec une WebCam, est-ce une séquence enregistrée, rien ne te

permets de le savoir. Bruits de fonds, je souris vers cette activité hors champs.

Frustrée tu ne participes pas, tu attends.

Puis sans motif visible je me retourne vers toi, je te fixe. Drôle de sensation, voir son amant, ignorer s'il te voit, que fixe-t-il, ton ventre et son anneau, tes seins exposés face à l'écran, tu me vois sourire, est-ce à toi que s'adresse ce sourire, est-ce à la caméra, est-un sourire de commande, que se passe-t-il vraiment ?

Mon visage devient sérieux, je me prépare à te parler.

- Je sais que tu ignores ce qui se passe, je t'ai préparé une épreuve. A chacune des étapes il te sera possible de retrouver ta liberté, dans ce cas nous ne nous reverrons jamais. Si tu termines ces épreuves, je m'engage à te garder auprès de moi, te protéger pour toujours.

- Es-tu prête ?

Comment répondre, habituellement lorsqu'un ordinateur pose une question, on clique sur un bouton genre OUI ou NON. Ici l'image ne s'est pas figée, ma tête s'est à nouveau tournée, je semble perdre tout intérêt pour tes réactions. Comment me faire savoir que tu veux continuer, essayer de franchir les épreuves. Le temps passe, tu n'as toujours pas trouvé comment passer à l'étape suivante.

L'air sévère je me retourne, te fais à nouveau face, je pose les mains sur la table, poings serrés et t'interroge à nouveau :

- Alors Oui ou Non, si tu ne dis rien c'est terminé.

Rien à l'écran, juste mon visage de plus en plus sévère.

- Si à cinq tu n'as rien dit, c'est fini.

- UN,

- DEUX,

- TROIS...

Soudain tu cries un OUI, OUI désespéré, OUI car aussi convaincue que tout se terminera sans avoir pu intervenir.

Le compte à rebours cesse, je souris et reprends.

- Sur l'étagère du haut, à gauche tu trouveras tes vêtements, ton sac à main avec tes papiers. Habille-toi dans dix minutes tu dois être prête.

Vite tu grimpes sur une chaise, heureuse tu retrouves les objets promis, jupe fine et juste au dessous du genou, un serre taille, pas de soutien-gorge, des bas stay-up, un chemisier fin, un cardigan, ton sac, une paire de chaussures à talons, avec bride autour de la cheville, ces brides qui se ferment autour de la cheville par un petit cadenas porté à l'extérieur, si tu les portes, sans la clé tu ne pourras pas les retirer. Pressée par le temps tu finis de t'habiller, fixes les chaussures à tes pieds, fermes le deux cadenas et t'assois sur le lit, cette fois tu te poses, sur le bord du lit, en amazone : la jupe et les chaussures ne permettent pas de s'asseoir en tailleur.

Tu t'es préparée en moins de dix minutes, il en reste presque deux au compteur qui s'était affiché sur l'écran, tu laisses le compte à rebours se dérouler, une première victoire.

Le compte à rebours terminé une page s'affiche, elle contient les étapes à suivre pour me rejoindre, le mode d'emploi de ton épreuve en quelque sorte.

Troisième jour - Première Etape

Mon image a disparu de l'écran, une page s'affiche, tu y lis les consignes : rejoindre le cimetière du Père Lachaise en passant par l'échoppe où t'ont été posés bracelets, colliers et anneaux et le Rosebud que tu dois emporter. Tu y demanderas Rose, elle t'y attend à onze heures précises. Il te reste un petit quart d'heure pour t'y rendre.

Donc une première étape,

Pour la seconde étape je te désigne le Mur des Fédérés du Père Lachaise. C'est là que nous devons nous retrouver.

Tu craignais devoir emporter avec toi le NetBook, mais non, le chemin est simple, marcher vers l'échoppe, tu sais pouvoir la retrouver, demander Rose. Que cache cette étape. Prendre ensuite le métro pour te rendre à notre rendez-vous. Tu éteins le NetBook, te prépares à quitter la maison. Tes pas manquent d'assurance, perchée sur ces hauts talons que tu ne peux désormais retirer. Tu cherches une démarche, un équilibre. Marcher dans la rue avec ces hauts talons, sans pouvoir soulager tes pieds en retirant les souliers, te semble lourd. Mais il s'agit d'une épreuve, tu l'as acceptée.

Tu te souviens des conseils de marche avec de tels talons, épaules en arrière, poitrine haute, genoux et chevilles souples, tu adoptes cette posture de reine, sûre de toi et de ta séduction. Face au miroir de l'entrée tu t'observes : les tétons si visibles sous le fin chemisier, fière de ton allure, tu jettes le cardigan sur tes épaules. Comme le premier soir lorsque tes mains étaient menottées, le cardigan couvre ta poitrine, mais cette fois tes mains sont libres. Tu prends ton sac, y places le Rosebud, fermes derrière toi la

porte et te diriges vers l'échoppe.

Tu trouves presque sans hésitation cette échoppe.

Dès l'ouverture de la porte la lumière rouge identifie sans ambiguïté le lieu, il est onze heures cinq, tu es dans les temps, sur comptoir tu poses ton sac et demandes Rose. C'est justement elle qui s'active à la caisse, sans un mot elle contourne le comptoir, d'une main saisi ton sac et de l'autre t'entraîne vers un des boxes où tu fus percée. Une fois la porte fermée, elle pose ton sac, te retourne, elle se trouve désormais dans ton dos, par les épaules elle te guide vers un haut tabouret, elle retire de tes épaules le cardigan, saisit tes mains, les attache ensemble dans le dos par l'anneau des bracelets, te penche vers l'avant. Pliée sur ton ventre qui repose sur l'assise, tu sens ta jupe se relever, Rose te demande de tenir l'ourlet, tes reins s'exposent.

Rose t'informe que tu as cinq minutes de retard, tu recevras un coup de cravache par minute puis elle placera le Rosebud que tu as emporté dans ton sac. Arriver à l'heure était quasiment impossible, pas simple de trouver son chemin et marcher avec ces talons, la punition te semble injuste.

Alors que tu te prépares à crier à l'injustice, le premier coup de cravache marque tes reins, sans te laisser le temps de reprendre ton souffle les quatre autres cinglent tes fesses, mains crispées sur l'ourlet de ta jupe, tu voudrais te relever, mais la main de Rose placée derrière toi t'en empêche ; de son autre main elle fouille dans ton sac, extrait le Rosebud et avant que tu n'ai pu te raidir, serrer tes reins pour interdire l'introduction du bijou, celui-ci à trouvé et forcé son chemin.

Rose te relève, tu lâches l'ourlet, en tombant ta jupe retrouve sa fonction pudique. Rose place sur

tes épaules le cardigan, ferme le premier bouton du col, ainsi tes tétons visibles sous le fin chemisier ainsi que tes mains entravées dans ton dos, sont cachés.

Elle te guide vers le comptoir, range ton sac dans un tiroir puis t'explique la prochaine étape : ainsi vêtue et entravée tu dois prendre le métro et te diriger vers le cimetière du Père Lachaise.

Tes fesses brûlent encore des coups de cravache. Le Rosebud dans tes reins, tes mains attachées dans ton dos modifient ton équilibre, tu te demandes comment retrouver cette démarche et cet équilibre que tu avais en quittant la maison. Rose place dans ta main un ticket de Métro, il est ton seul viatique, l'erreur est impossible, il te faut arriver à bon port. Rose te raccompagne sur le pas de la porte, t'indique la direction du Métro le plus proche.

Jusqu'à présent, lorsque tu étais entravée dans la rue, je t'accompagnai et te protégeais. Tu es désormais fragile, vulnérable et seule.

Troisième jour - Vers le Père Lachaise

Marcher dans la rue les mains entravées dans le dos, en hauts talons, un bijou dans les reins, te place en situation peu confortable. Certes les passants peu attentifs ignorent tout de ta situation, quelque uns se retournent pour mieux admirer ta silhouette, mais toi en tenant ton ticket de Métro dans la main, un peu crispée, craignant que ta vulnérabilité ne soit découverte, tu avances vers la station de Métro.

De Anvers à Philippe Auguste le trajet est direct, tu le sais, quelques stations, à peine une vingtaine de minutes, mais vingt minutes de solitude, vingt minutes sans protection, vingt minutes sans recours. Et tu n'es pas encore dans le Métro.

Tu repères la bouche d'entrée. Descendre les marches en hauts talons, sans pouvoir tenir la rampe devient comme une acrobatie, tu te tiens à proximité de la rampe même si tu ne peux la tenir. Presque de profil, tu descends pas à pas, la maladresse que tu ressens dans cet exercice se voit, tu voudrais que le jeu cesse, mais désormais tu ne peux te libérer, tes mains sont dans ton dos, inutiles, prisonnières.

Il aurait fallu ne pas quitter la maison, ne pas allumer ce computer, ne pas s'habiller et ne pas mettre ces chaussures, ne pas les fixer à tes chevilles, ne pas commencer. Mais voilà tu t'es engagée dans cette aventure, impossible maintenant de reculer.

Arrivée en bas de cet escalier tu te présentes au portillon, te tournes de trois quarts pour introduire le billet qui ouvrira le portail.

Mais le portail ne s'ouvrira que lorsque tu l'auras

récupéré ce foutu billet. Le ticket tu l'introduis dans la fente à hauteur de hanche, facile. La machine l'avale, il ressort en haut de la borne, presque à hauteur d'épaule, il attend que tu le récupères pour ouvrir le portillon, impossible d'avancer sans le récupérer.

Et comment le récupérer sur le dessus de la borne ce ticket qui est sorti à hauteur de coude sans dévoiler à tous que tes mains sont attachées dans ton dos. Heureusement que perchée sur tes talons tu peux le récupérer rapidement. Tes poignets n'auront été exposés qu'un bref instant. Finalement, ces talons ne sont pas si négatifs, en ballerines récupérer le ticket et donc ouvrir le portillon aurait été presque impossible.

Encore un escalier.

Ne pas se tromper de direction.

Vers Nation.

Arriver sur le quai sans rien révéler.

Tu gardes précieusement en main ton ticket, tu sais qu'il pourrait-être contrôlé. Et dans ce cas comment le tendre à l'agent sans rien montrer de tes entraves. Tout se déroule pour le moment sans anicroches, finalement, cette épreuve n'est pas si difficile.

Le rame de Métro entre en gare, la porte s'ouvre, tu entres, de nombreuses places sont libres, tu voudrais t'asseoir. Mais est-ce bien raisonnable. Pour obéir aux contraintes imposées par notre relation, il te faudrait relever ta jupe, poser ta peau, marquée et sensibilisée par les cinq coups de cravache, directement sur le plastique du siège.

De plus, les sièges sont-ils propres ?

Tu décides de te caler dans un coin, debout, près de la porte en protégeant ton dos de la curiosité

des autres voyageurs. Lentement, presque trop lentement à ton goût la rame déroule son parcours, une , deux, trois stations.

Ce voyage s'engage dans une certaine routine, les gens entrent et sortent, ils ne remarquent rien que cette jolie femme debout dans l'encoignure, près de la porte, elle leur fait face, les mains dans le dos, attitude un peu hautaine mais pas si inhabituelle. Les femmes belles pour se protéger souvent prennent ces postures, non par mépris, juste pour ne pas provoquer, ne pas donner prise à une drague non désirée. Et toi tu sais le bizarre de la situation, tu sens le bijou dans tes reins, les bracelets qui retiennent tes poignets.

Tu te voudrais invisible.

A la cinquième station, face à chaque porte, montent des contrôleurs. Impossible de descendre sans présenter ton billet, tu te plaques encore plus raide dans ton encoignure en attendant de devoir présenter ton billet. Tu te raidis au fur et à mesure de la réduction de l'espace qui te sépare du dévoilement probable de ta situation.

Comment présenter ce billet, comment le récupérer sans dévoiler tes mains.

Tu regardes les cinq agents, te demandes auquel tu souhaiterais présenter ce billet. Une jeune femme en képi et uniforme s'approche de toi, tu tentes de présenter le billet sans sortir tes poignets du cardigan simplement posé sur tes épaules. Mais l'agent se tient trop loin de toi, elle attend, comme pour chaque voyageur, que la main vienne à elle et toi tu voudrais que l'agent vienne à toi. A un pas de toi, la main à hauteur de poitrine elle attend que tu lui remettes ce billet serré dans tes doigts.

Devant son regard presque impatient, toi craintive, tu te tournes et présentes ton profil, tes deux

mains sortent du couvert du cardigan, se dévoilent en se tendant vers l'agent. Deux mains reliées ensemble à hauteur de taille pour présenter ce billet attendu au niveau de la poitrine, tes deux mains entravées se découvrent à hauteur de la taille. Elle baisse son regard vers tes mains, détaille les bracelets qui attachent tes poignets, sourit, prend le billet, regarde distraitement le compostage. Puis son regard se reporte vers tes mains entravées, ouvertes qui attendent le retour du billet pour pouvoir se cacher à nouveau. Par jeu, elle fait durer le plaisir du voyeur, te tends le billet à hauteur de poitrine où tu ne peux le saisir, tu te contorsionnes pour tenter de réduire cette distance, tu t'exposes.

Tes entraves sont désormais visibles à tous même si personne ne s'est aperçu du manège tu rougis de la situation, l'agent te sourit, presque complice, elle baisse la main et te rend le billet, tes mains retournent dans ton dos, cachées, tu te recales dans l'encoignure, l'agent se retourne. Elle te sourit une dernière fois et quitte le wagon.

Le voyage se poursuit sans autres événements, tu sors en suivant les indications vers le cimetière. Monter les marches est bien plus facile que les descendre. Tu sors de la bouche du Métro, enfin à l'air libre, tu repères l'entrée principale, un peu sur la gauche, adossé au mur tu me vois, je t'attends.

Tu soupire soulagée, tu n'es enfin plus seule.

Troisième jour - Le Père Lachaise

Marcher vers moi te semble si simple, tu marches vers ta protection. Même les mains entravées, même les reins traversés par le bijou, même les fesses marquées par le fouet de la veille et les coups de cravache de ce matin, tu revis, tu te sais protégée.

Je te tends les bras, tu t'y précipites. Dans ton impatience tu en trébucherais presque. Dans mes bras ouverts tu te jettes.

En profitant de ton élan, en te serrant dans mes bras, je me retourne. J'étais adossé au mur, en pivotant je te fais prendre ma place. Je te pousse contre le mur, tes mains s'y appuient, tu t'y adosse. Mes mains se sont posées sur tes fesses, elles remontent la jupe, elles parcourent sur tes fesses nues les marques si sensibles. En les posant sur tes fesses, mes mains provoquent un frisson partagé. J'y sens le bijou qui traverse tes reins ainsi que les nouvelles zébrures. Elles sont tièdes et brûlantes, brûlantes sur les traces des coups de cravache. Je sais que tu es arrivée en retard, de combien je ne sais pas vraiment mais le contrat passé avec Rose stipulait un coup de cravache bien frappé par minute de retard, tu étais au moins en retard de deux minutes.

Mais toi, enfin à mes côtés, tu oublies la chaleur des marques, la présence du bijou, tu te sais protégée.

Bien qu'entravée, les mains toujours attachées dans ton dos, tu te sens désormais totalement libre, quoi qu'il advienne tu sais que je te protégerais. En retombant la jupe reprend sa place, tes reins sont à nouveau décentement vêtus, je déboutonne ton cardigan, le retire de tes épaules, les tétons s'affichent fièrement sous le chemisier, tes mains

entravées aussi, elles ne sont plus cachées. Je pose ma main sur tes hanches, tes mains se crispent sur mon bras, tu te sens exposée, un peu honteuse, je te guide vers la porte principale, nous entrons dans le cimetière.

Nous marchons amoureux, ma main sur tes hanches. Tes mains posées sur mon bras en oublient les entraves, car ton attention se porte désormais sur tes pas : marcher en talons hauts sur le sol inégal des pavés impose une attention de tous les instants pour ne pas perdre son équilibre. C'est pourquoi je sens tes mains posées sur mon bras protecteur, elles se serrent et se relâchent au gré des inégalités des pavés. Sous les hauts arbres je te guide vers notre première étape, la tombe de Morisson. Cette tombe est l'objet d'une véritable vénération, de nombreux promeneurs de tous les âges viennent s'y recueillir. Aujourd'hui il fait beau, il y a foule.

En chemin, en te concentrant sur le maintien de ton équilibre, tu avais oublié à la fois tes mains attachées et tes tétons exhibés sous le fin chemisier. Mais maintenant, parmi les promeneurs, enfin arrêtée, ne devant plus lutter pour rester debout, tu reprends conscience du spectacle que tu offres. Tes mains se serrent sur mon bras, non pour garder ton équilibre, mais pour me signifier ta gêne ; ton souffle se raccourcit, non par l'effort de la marche, mais sous le regard des promeneurs venus se recueillir, regard distrait de leur but initial par le délicieux spectacle que tu offres. Tu espérais que ce moment sur cette tombe serait partagé avec les pèlerins, tu deviens l'objet des regards étonnés, curieux, voyeurs : comment ignorer la surprise d'une poitrine presque offerte, le frisson que donne les mains attachées d'une jolie femme. Sous le regard de plus en plus appuyé des autres tu te raidis, te contractes, le bijou dans tes reins se fait plus présent, en chemin tu

l'avais oublié, il revient en force.

Non la vision que tu offres ne provoquerait pas une émeute, les gens sont un rien blasés, mais sous le regard des autres tu voudrais te dissoudre, disparaître, t'éloigner de ce groupe. Lentement insensiblement tu me tires pour que nous nous éloignions de ce groupe. Sans un mot j'accède à ta demande, nous partons vers la seconde tombe sur laquelle tu m'avais dit vouloir te recueillir : la tombe de Chopin. Enfin seuls, au coin d'une allée, tu te places en face de moi, tu as lâché mon bras, plantée devant moi tu m'embrasses.

Si nous n'étions pas dans un cimetière, en te collant contre un arbre, je soulèverais ta jupe, pour embrasser ton ventre, te faire crier. Mais dans ce lieu, par respect pour les disparus, je n'en fais rien. Toutefois l'excitation de mes mains posées sur tes fesses, la sensation à travers le fin tissu des marques laissées par la cravache, le bijou de tes reins, ton abandon me font te désirer, j'ai soudain envie de te faire l'amour.

Troisième jour - Retour à la réalité

Mes yeux s'ouvrent dans une douce torpeur. Nous sommes dans ma chambre, je suis sur le dos, ton corps collé au mien, ta tête posée sur mon épaule, ta cuisse repliée sur la mienne, ta main tient ma verge, je bande. Il y a un instant nous étions dans une allée du cimetière, nous sommes dans le lit. Je quitte mon rêve et retrouve la réalité. Ce voyage que nous avons fait, je l'ai rêvé, j'en étais le seul passager.

Doucement je me dégage de ton étreinte, tu ne portes aucun bracelet ni collier, aucun bijou n'orne tes reins, pas d'anneau dans les lèvres de ton ventre. Foutu rêve.

Je me lève sans te réveiller direction la cuisine. Vite boire de l'eau fraîche, retrouver mes esprits, brosser mes dents, me vider des miasmes de la nuit, prendre une rapide douche, me calmer.

De retour dans la chambre, par la porte entre baillée la lumière filtre, elle éclaire ton corps. Je te détaille. Tu es nue, vraiment nue, totalement nue, pas de bijoux, d'ornements, de colliers ou de bracelets, tes mains sont libres, tu dors.

Que s'est-il vraiment passé. Hier nous étions des inconnus l'un pour l'autre. Cette nuit après avoir dîné au restaurant, un rituel pour apprendre à se connaître, le courant est passé. Comme tu te sentais séduite, après le dessert, tu as accepté de boire chez moi un dernier verre, tu es restée.

Nous nous sommes câlinés, avons fait l'amour, je me suis effondré.

Que viennent faire dans mes rêves ces menottes, colliers, bracelets, anneaux, bijoux de reins, talons, serre-taille, bas, dans notre courte histoire. Me les as-tu suggérés, sont-ils présents,

rêves-tu de te soumettre à mes désirs, suis-je ton Maître.

Silencieusement je recherche dans un tiroir du placard ma boîte à malices, celle qui contient menottes, cordes, bâillons, cravaches, tous ces jouets que je me préparais à te faire porter. Ils sont là, disponibles, cachés, inutilisés.

En te regardant dormir, si simplement offerte, je pourrais te soumettre, te passer des menottes aux poignets. En le faisant, lors de ton réveil je constaterai le résultat de ce genre de roulette russe : tu aimes et me souris, tu détestes ce genre de jeux, exiges de recouvrir ta liberté, me quitter et fuir cette maison.

Dans ce dernier cas je t'aurais tout perdu.

Mais en ne le faisant pas, en m'interdisant ce jeu, je mets en place un schéma qui à la longue peut provoquer une lassitude, une impossibilité de varier les situations. En te rendant multiple, soumise, amoureuse, alter-ego, femme-femme, femme libre, femme esclave nous nous offrons la possibilité d'une relation multiple avec un seul partenaire, dans ce cas nous repoussons les limites de la lassitude.

La situation semble bloquée, si je passe à l'acte en t'entravant, profitant de ton sommeil, je risque que tu mettes un terme immédiat à notre relation naissante. En ne le faisant pas je m'interdis des jouissances auxquelles j'aspire et auxquelles tu aspires peut-être aussi. Dans ce cas nous sommes perdus.

Comment faire vivre cette relation je te souhaite notre, faire que parfois tu sois soumise à mes désirs comme je peux aussi me soumettre parfois aux tiens.

Situation bloquée.

Alors je sors les menottes, les glisse sous ton oreiller, quitte la chambre, pars chercher pain et croissants frais et reviens préparer le petit déjeuner.

A mon retour, chargé des victuailles pour nos agapes matinales, je te retrouve dans le lit.

Allongée sur le ventre, cuisses écartées, cheveux étalés sur l'oreiller, visage dissimulé, de toi je ne vois plus que tes tes mains, elles éclatent à mes yeux, à mon bonheur, à nos jeux à venir, ongles rouges, au milieu de ton dos, tes mains proches l'une de l'autre, tes mains sont liées ensemble par la chaîne des menottes, ces menottes tu as toi-même serrées à tes poignets.

Apaisé, enfin assuré sur tes intentions, après cette nuit d'amour si classique, malgré mes rêves et mes envies, je pars préparer le thé et le café que nous prendrons ensemble.

Reste un dernier point à régler, dois-je te libérer pour nos libations matinales ou te donner la becquée ?